



## **Miroir, mon beau miroir, fais-moi rire des autres et . . . de moi-même!**

—Françoise Lepage

Bergeron, Lucie. *Solo chez grand-maman Pompon*.  
Illus. Joanne Ouellet. Québec Amérique, 2005.  
Coll. « Mini Bilbo » 75 pp. 6,95\$ broché. ISBN 2-7644-0381-X.

Demers, Dominique. *L'étonnante concierge*. Québec  
Amérique, 2005. Coll. « Bilbo ». 118 pp. 8,95\$  
broché. ISBN 2-7644-0384-4

Ferraris, Nathalie. *Marie Solitude*. Illus. Dominique  
Jolin. Soulières Éditeur, 2005. Coll. « Ma petite  
vache a mal aux pattes ». 61 pp. 7,95\$ broché.  
ISBN 2-89607-014-1.

Poupart, Roger. *La chasse à la sorcière*. Illus. Jean-  
Marc St-Denis. Soulières Éditeur, 2005. Coll. « Ma

petite vache a mal aux pattes ». 81 pp. 7,95\$  
broché. ISBN 2-89607-018-4.

Rimbault, Alain. *Dodo, les canards!* Illus. Daniel  
Dumont. Soulières Éditeur, 2005. Coll. « Ma petite  
vache a mal aux pattes ». 72 pp. 7,95\$ broché.  
ISBN 2-89607-016-8.

Simard, Danielle. *Maîtresse en détresse*. Illus.  
Caroline Mérola. Soulières Éditeur, 2005. Coll.  
« Ma petite vache a mal aux pattes ». 88 pp. 7,95\$  
broché. ISBN 2-92225-015-X.

Tibo, Gilles. *Le grand ménage du petit géant*. Illus. Jean  
Bernèche. Québec Amérique, 2005. Coll. « Mini  
Bilbo ». 63 pp. 6,95\$ broché. ISBN 2-7644-0380-1.

Ces sept petits romans peuvent se répartir en deux groupes caractéristiques de la production québécoise actuelle pour la jeunesse: ceux qui s'enracinent dans le quotidien du jeune lecteur, lui renvoyant une image de lui-même comme en un miroir, et ceux, plus fantaisistes, dont l'action vise avant tout à faire rire ou sourire. Bien que ces deux

catégories s'entremêlent à l'occasion, on peut dire que *Marie Solitude* de Nathalie Ferraris et *Solo chez grand-maman Pompon* de Lucie Bergeron relèvent du premier groupe. Ces deux œuvres sont publiées dans des collections s'adressant à des lecteurs de six à neuf ans.

Comme son titre l'indique, *Marie Solitude* trace le

portrait d'une enfant qui se complaît dans la solitude. À propos de cette œuvre, les *Caractères* de La Bruyère viennent immédiatement à l'esprit, dans la mesure où l'accent est mis sur un seul trait de la personnalité du personnage. Victimes de stéréotypes, les parents de Marie ont en tête un autre genre d'enfant. Ils font tout pour favoriser la « socialisation » de leur fille qui, elle, s'efforce d'échapper aux « mondanités » que sa mère lui impose. Pour son anniversaire, ses parents l'emmènent à la Société protectrice des animaux pour qu'elle se choisisse un chat. Naturellement, la fillette est attirée par l'animal qui se tient le plus à l'écart, mais ce nouveau compagnon va changer sa vie. Elle se met à parler d'abondance avec lui et se fait même un véritable ami: un petit voisin, lui aussi amoureux des chats. Le récit constitue une sorte de plaidoyer en faveur de l'acceptation des différences non pas ethniques, mais caractérielles. Il promeut le rejet des stéréotypes et l'ouverture à l'inattendu. Les enfants ne correspondent pas nécessairement à l'idée que les adultes se font d'eux: ils ne sont pas tous grégaires et curieux des autres. Bien que le conflit avec les parents ne soit pas monté en épingle, il n'en constitue pas moins le principal obstacle à l'épanouissement de l'enfant, jusqu'à ce que le père et la mère admettent la réalité et composent avec elle. Au fond, le message s'adresse autant aux adultes qu'aux enfants, mais ceux-ci y puiseront l'espoir de se voir un jour compris de leurs parents et acceptés

tels qu'ils sont.

Ce genre de roman miroir, dont la vogue traverse toute la littérature contemporaine pour la jeunesse, depuis l'album jusqu'au roman pour adolescents, permet d'amorcer l'apprentissage de la psychologie et initie à la diversité humaine. Pour le lecteur qui reconnaît ses propres problèmes dans le récit, ces petits romans peuvent avoir un effet thérapeutique très bénéfique.

*Solo chez grand-maman Pompon* constitue le cinquième volume d'une série mettant en vedette la petite chatte Solo et son ami Virgile, la marmotte. La série a pour caractéristique de présenter un nombre très restreint de personnages animaux dans des situations analogues à celles que l'enfant peut rencontrer dans la vraie vie. Solo ne retrouve plus sa maman. Un vieux matou, dénommé L'Oreille-Coupée, informe Solo et Virgile que, dans la porte de la maison couleur lavande, est taillée une chatière, et que quiconque a le courage de s'y engouffrer découvre un bol plein de belles croquettes croustillantes. Solo et Virgile se précipitent, mais seule la naïve Solo entre dans la maison. Grand-maman Pompon est heureuse de voir chez elle un si joli chaton et elle lui offre généreusement le gîte et le couvert, tout en lui imposant des coutumes qui agacent un peu l'animal. Un jour, Solo aperçoit Virgile par la fenêtre. Il semble soucieux et il l'attend dans le froid. Solo doit-elle sacrifier l'amitié au

confort? On n'est plus, on le voit, en présence d'une simple anecdote, mais d'un récit qui offre au lecteur matière à réflexion et, éventuellement, à discussion. L'appréciation de l'histoire requiert du lecteur une certaine transposition, pour passer du règne animal au monde de l'humain, et une réflexion sur les valeurs qu'elle illustre. Un tel récit, qui nécessite une reconfiguration intellectuelle pour révéler tout son sens, constitue un excellent instrument d'apprentissage de la vraie lecture, celle qui va bien au delà du simple déchiffrement. Par sa typographie très grosse, l'abondance des images, ce mini-roman vise de très jeunes lecteurs ou même de simples auditeurs d'âge préscolaire.

Il en est de même pour *Dodo, les canards*, destiné à la même classe d'âge, mais dont l'argument, extrêmement mince, se situe à mi-chemin entre le reflet du quotidien et l'humour. Trois canards cancanent la nuit et empêchent les voisins de dormir. Diverses solutions sont envisagées pour endormir les trois volatiles, mais la plus efficace se révèle être la lecture d'une histoire. Quelques péripéties plus tard, la famille canard a grossi et compte sept membres, auxquels vient s'ajouter une bernache dure d'oreille. Plus que jamais s'impose le recours à l'histoire pour préparer tout ce monde caquetant au sommeil. Le village entier se rassemble dans le parc pour entendre la lecture vespérale, dont le succès est tel qu'elle est retransmise à la radio. On retient essentiellement de

ce roman une apologie de la lecture qui l'apparente à une longue lignée d'écrits sur le sujet. Il séduit plus par ses qualités stylistiques et une certaine délicatesse de ton que par l'humour, qui est clairsemé, ou par l'intérêt très minime de la diégèse.

Les quatre autres romans entretiennent des liens plus ou moins vigoureux avec le carnavalesque, phénomène auquel Mikhaïl Bakhtine attribue une fonction de transgression autorisée, libératrice des tensions et des frustrations imposées par la hiérarchie et l'autorité. *La chasse à la sorcière*, *L'étonnante concierge*, *Maîtresse en détresse* et *Le grand ménage du petit géant* mettent tous en scène des personnages hors du commun et misent sur l'humour comme ressort principal de l'intrigue.

Dans *La chasse à la sorcière*, Roger Poupard présente les habitants de Vilainvillage, qui ostracisent une vieille femme accusée, évidemment à tort, d'être une sorcière mangeuse d'enfants. La force du récit réside dans le ton quelque peu burlesque qu'adopte l'auteur: portrait chargé de la « sorcière, » « plus vieille, plus laide, plus puante que tout » (14), excès dans la description de son chien, de ses mœurs alimentaires et grossissement de la répulsion qu'elle suscite chez les Vilainvillageois. À ces notations burlesques viennent s'ajouter de nombreux traits de critique sociale. Par exemple, en faisant semblant de s'offusquer d'une idée couramment admise, le narrateur introduit un doute dans l'esprit du lecteur:

« les journalistes ne pouvaient quand même pas être tous de parfaits abrutis qui racontaient toujours n'importe quoi » (24). Certaines modes actuelles sont impitoyablement tournées en ridicule, comme, par exemple, le recours à la féminisation tous azimuts, qui amène des dialogues assez loufoques du type: « Je suis bien sympathique à votre cause, concitoyens, yennes... » Ce à quoi il est répondu: « Pourquoi nous traite-t-il de hyènes? » (32). Le manque d'éthique de notre société est également pris à parti quand un Vilainvillageois affirme que s'il faut des preuves de la culpabilité de la « sorcière, » « au besoin, nous les inventerons! » (33). Enfin, plusieurs notes infrapaginales ajoutent des données rationnelles et réalistes qui confèrent au récit

des bases apparemment plus crédibles. Bien qu'il développe un thème déjà fréquemment traité, celui des mécanismes d'exclusion sociale, l'auteur de *La chasse à la sorcière* en fait un livre très découpant, à la fois critique et comique, sans excessive complaisance pour quelque parti que ce soit. On ne peut en dire

autant de *L'étonnante concierge* de Dominique Demers qui présente également une part de critique sociale, mais sur un tout autre ton.

*L'étonnante concierge* ramène sur le devant de la scène Mademoiselle Charlotte, personnage bien connu et apprécié des jeunes lecteurs, dans une cinquième aventure romanesque. Ce personnage, dont le comportement assez excentrique constitue l'essentiel de son charme, a besoin d'argent pour entreprendre un voyage en autobus. Charlotte accepte donc, cette fois-ci, un poste de concierge dans un mégacentre des arts. Elle y rencontre trois jeunes planchistes révoltés parce que le nouvel édifice culturel a été construit sur le terrain même où ils pratiquaient leur activité favorite. Le soir

de l'inauguration du mégacentre, les trois jeunes se manifestent de façon violente: ils déboulent les escaliers à toute vitesse sur leur planche à roulettes, effrayant les invités et renversant au passage la table du buffet chargée de mets recherchés qui volent de tous côtés. Bien entendu, Mademoiselle Charlotte



**Certaines modes actuelles  
sont impitoyablement  
tournées en ridicule, comme,  
par exemple, le recours à la  
féminisation tous azimuts,  
qui amène des dialogues  
assez loufoques du type:  
« Je suis bien sympathique  
à votre cause, concitoyens,  
yennes... » Ce à quoi il est  
répondu: « Pourquoi nous  
traite-t-il de hyènes? »**

comprend leur frustration. Elle fait partie de ces personnages qui, dans la littérature pour la jeunesse, voguent à mi-chemin entre l'enfance et l'âge adulte, ce qui séduit les enfants amusés de voir une adulte capable de se comporter comme eux. Mademoiselle Charlotte est typiquement un personnage « d'entre deux » à caractère carnavalesque, puisqu'elle peut tout autant évoquer *Roméo et Juliette* de Shakespeare (46) que sauter à pieds joints en hurlant, courir tout le tour de la salle à toute vitesse, faire des culbutes et recommencer son manège pour se défouler (48), comme si de rien n'était. Dans ce roman, l'auteure présente un monde très manichéen, qui oppose ceux qui détiennent une autorité et un pouvoir à ceux qui en sont dépourvus. Au premier groupe appartiennent la directrice du mégacentre des arts, Lola Lalancette, les journalistes Pauline Pressée, Solange Saitout et Raoul Rumeur, et le sergent Serge Sérieux. Tous sont affublés de patronymes ridicules et l'acariâtre Lola Lalancette doit son poste, non pas à ses compétences, mais à l'influence de son papa. Bref, d'un côté, des personnages chargés de tous les défauts; de l'autre, les sans-pouvoir, desquels on accepte tout, en essayant, comme le fait Mademoiselle Charlotte, de les aiguiller vers des schémas de contestation plus civilisés, en recourant, par exemple, aux mots plutôt qu'à la violence physique. Le roman est écrit à la troisième personne. Le narrateur, en retrait, tire manifestement les ficelles de ses marionnettes. En

effet, les commentaires des planchistes étonnent parfois, compte tenu de leur âge. Ainsi, la jeune Alexia demande à Mademoiselle Charlotte: « Avez-vous trois cents dollars pour aller au théâtre? » Sur la réponse négative de l'interpellée, Alexia ajoute: « Alors vous ne viendrez jamais ici pour faire autre chose que nettoyer les planchers... » (46-47). En même temps, la lecture insinue dans l'esprit du lecteur l'idée peu nuancée que la culture est un luxe coûteux réservé à une élite (les artisans de la scène culturelle n'applaudiront certainement pas à cette lecture), qu'avec l'argent du buffet dressé pour l'inauguration on aurait pu aménager un terrain de jeu pour les enfants et que les planchistes sont d'innocentes victimes de l'incompréhension des adultes. Tous ces discours ne manqueront pas de séduire le jeune lectorat, qui y trouvera exactement ce qu'il souhaite entendre. La critique sociale est bien présente dans ce roman, mais son caractère un tantinet racoleur lui retire l'aspect décapant qu'un humour plus subtil insufflait à *La chasse à la sorcière* de Roger Poupard. L'intérêt de l'œuvre est plus à rechercher dans la thématique de « la passion avant toute chose » (75) et dans la lettre d'adieu de mademoiselle Charlotte qui incite le lecteur à aller son chemin en faisant confiance à son étoile. Le récit constitue aussi une apologie des mots, utiles instruments qui, une fois assemblés en un discours cohérent, peuvent arranger bien des choses. Les mots prennent aussi

une dimension magique lorsqu'ils sont utilisés par des poètes ou des philosophes, qu'ils expriment une pensée propre à faire rêver, réfléchir, trembler ou rire. Le narrateur fait une démonstration brillante du pouvoir humoristique des mots lorsqu'il affirme, par exemple, que les planchistes « rêvaient encore de trancher Lola Lalancette en rondelles pour la faire cuire dans du jus de sauterelles » (46) ou lorsqu'il offre au lecteur un florilège imaginaire d'injures: « patates pourries », « face de vomis », « morpion moisi, » etc. Connaissant bien les cordes sensibles de ses jeunes amis, Mademoiselle Charlotte inscrit des pensées d'auteurs sur le plancher du mégacentre des arts, ce qui rappelle à la fois le goût des adolescents pour les maximes et les sentences, les graffitis qu'ils apposent aux endroits les plus inattendus et l'importance de la lecture dans la formation de l'individu.

*Le grand ménage du petit géant* de Gilles Tibo constitue le onzième volet de la série « Petit géant. » Sylvain, le héros, revient ici dans une situation que bien des jeunes connaissent: la difficile tâche de mettre de l'ordre dans une chambre surchargée de toutes sortes d'objets plus ou moins utiles. Cet enfant de la société de consommation ne sait par quel bout commencer. Ses parents sont tour à tour horrifiés par le désordre de la chambre, puis éberlués de voir que tout a disparu. Où l'enfant a-t-il mis ses affaires? À la poubelle? Sur la galerie? Le suspense est maintenu jusqu'à la fin. Comme souvent chez

Tibo, le quotidien est entrecoupé de rêves qui sont autant d'amplifications du vécu. Ces visions portent en elles les germes d'une réflexion ou d'une évasion. Que serait le monde si un tel désordre s'installait dans le cours des planètes? Les objets semblent se révolter et volent dans le ciel, poussés par de violentes bourrasques. La fin du récit emprunte au carnavalesque dans la mesure où les rôles sont inversés: les parents se comportent comme des enfants en s'endormant devant la télévision, puis Sylvain les accompagne dans leur chambre et leur chante une comptine pour les endormir. Ce renversement de situation valorise le héros et, à travers lui, le lecteur. La révélation finale de la cachette où se trouvent les affaires de Sylvain permet au récit de prendre fin sur une pirouette pleine d'espièglerie et d'humour.

Danielle Simard est une auteure bien connue pour ses récits humoristiques. *Maîtresse en détresse* s'insère dans cette veine, puisqu'il nous présente Véronique, une institutrice qui a hérité de sa grand-mère des dons de sorcière. Devant sa classe de « petits énervés énervants, » elle perd parfois patience et leur jette des sorts malgré elle, jusqu'au jour où elle décide de lutter contre cette mauvaise habitude. Grâce à Steve, le narrateur, elle apprend à se relaxer en contrôlant sa respiration lorsque ses élèves la poussent dans ses derniers retranchements. L'humour imprègne ces pages où se déroulent de nombreuses métamorphoses, soit vers des apparitions

plus grosses—le loup-garou—, soit vers des calibres plus réduits—l’araignée. Le lecteur profite aussi des cours de respiration par le ventre qui permettent de désamorcer les tensions et les colères.

Les sept romans examinés ici s’inscrivent pour la plupart dans les tendances actuelles de la littérature québécoise pour la jeunesse. Tous contiennent une certaine dose d’humour, allant d’une simple pincée (*Marie Solitude*, *Dodo les canards* ou *Solo chez grand-maman Pompon*) à des quantités plus substantielles: *La chasse à la sorcière*, *Maîtresse en détresse* ou *L’étonnante concierge*. Cet humour prend des tonalités différentes, que nous avons essayé de faire ressortir: critique sociale, espièglerie enfantine, personnages ou situations carnavalesques. Quatre des sept romans mettent en scène des personnages marginaux: petit géant—on remarquera l’opposition entre les deux termes, porteuse d’humour latent et d’une certaine tendresse—sorcières ou quasi-sorcières dans trois des œuvres. Une deuxième tendance prégnante dans l’ensemble de la littérature pour la jeunesse québécoise se retrouve ici dans six des sept romans: le rôle plutôt négatif joué par les adultes d’une façon générale et, plus spécialement, par les parents. Adultes qui se comportent comme des enfants (*Mademoiselle Charlotte*, les parents du petit géant ou *Véronique l’institutrice*), plus ou moins

bien adaptés à la réalité (personnages adultes de *L’étonnante concierge*, les Vilainvillageois, les parents de *Marie Solitude*), parents démissionnaires (la mère de Solo) ou possessifs (grand-maman Pompon). Seul *Dodo, les canards* présente une mère qui assume ses responsabilités.

Ce mélange d’adultes ridicules ou obtus, de carnavalesque fondé sur des personnages bizarres et sur le renversement des rôles entre enfants et adultes a pour effet de mettre en valeur l’enfance et la jeunesse, de valoriser les jeunes héros et, à travers eux, les lecteurs. Tout est fait pour plaire au lectorat et, de ce fait, pour assurer le succès commercial des livres publiés. On cherchera en vain dans toutes ces pages un quelconque renouveau. Il faut dire que presque tous ces auteurs bénéficient d’une longue expérience de publication pour la jeunesse et que l’on retrouve chez chacun d’eux l’univers qui lui est propre. En outre, leur nom étant un gage de ventes assurées, les éditeurs ne sollicitent pas de renouveau de leur part. La seule qui soit vraiment une « jeune » auteure, Nathalie Ferraris, entre dans le flux en douceur, sans remettre les acquis en question. Cela dit, ces mini-romans et petits romans contribuent, chacun à leur façon, à rendre le lecteur plus critique face à la société actuelle, à accepter les différences et à réfléchir sur certains dilemmes de la vie.

Françoise Lepage a enseigné la littérature pour la jeunesse à l'Université d'Ottawa. Elle est présentement directrice de collections, chercheure autonome et auteure pour la jeunesse.